

lupté ! Un jour l'ange du Seigneur ceignit mes reins et je suis pur. *Non*, les passions ne m'ont point donné la foi ; trop souvent elles l'ont fait perdre à d'autres. Domptez les vôtres, et vous croirez comme moi.—Mais votre foi n'est qu'apparente, c'est un jeu de votre imagination ?—Elle est intime et sincère, l'âme de mon âme, la vie de ma vie ; il y a déjà longtemps.—Vous croyez donc sincèrement ?—Oui.—Vous avez pesé le pour et le contre ?—Oui.—Vous n'avez pas aperçu de contradiction ?—Aucune. On ne peut en apercevoir dans un mystère qu'on ne comprend pas ; on ne peut pas contredire qu'expliquer des termes inconnus.—Et cette foi du mystère vous satisfait et vous console ?—Oui, pleinement : j'y vois Dieu se manifestant à mon intelligence et à mon cœur ; soumis à sa parole rendue certaine par des faits certains, je m'unis avec bonheur à l'onction intérieure de sa grâce pour croire, et embrasser le mystère qui est toujours un mystère d'amour.

II. L'arianisme. L'arianisme a perdu pour nous de son grand intérêt ; parce que nous sommes maintenant au-delà, puisqu'on a déplacé toutes les bornes et toutes les bases. L'arianisme ne fut pas d'abord, dire etement et dans sa conception première, la négation de la divinité de Jésus-Christ. Arius prétendit bien admettre la divinité du Verbe et nier la consubstantialité ou l'unité de substance avec le Père. Alexandre lui fut préféré pour le siège épiscopal : la philosophie vint en aide à son ambition troupée, ce qui arrive quelquefois : il contesta la théologie de son évêque, prétendit que le Verbe n'était pas consubstantiel au Père ; mais qu'il avait été seulement créé avant toute autre créature pour être l'instrument du Père dans la création ; c'est le Demiurge de la philosophie platonicienne. Pour échapper au sabellianisme déjà condamné, il se jeta dans l'excès opposé, distinguant les natures au lieu de distinguer seulement les personnes. Il joignit la poésie à la philosophie pour propager son erreur ; l'hérésie affectionna toujours ce mode de propagande ; la chanson. Ce que le génie put inventer de subtilités, de mensonges, de subterfuges, de jeux de mots, et ce qui est plus redoutable encore, le crédit des femmes, tout fut mis en œuvre par l'arianisme, qui séduisit tout ce qui pouvait être séduit. L'inconséquence était cependant au fond de son système impie. Comment, en effet, admettre que le Verbe est vraiment Dieu, égal à son Père, et que cependant loin de lui être coéternel et consubstantiel, il fut créé par lui ? L'erreur est donc aveugle. La philosophie platonicienne voulait aussi un Verbe créé et Dieu tout à la fois, et on ne s'apercevoit pas que c'était retomber dans le polythéisme. La grande figure d'Athanasie, si cruellement persécuté, nous apparaît comme le plus augéste représentant de la défense orthodoxe contre Arius. L'église, assemblée à Nice en 325, anathématisa l'erreur et proclama pour toujours la foi transmise et crue dans tous les temps : la consubstantialité et la divinité du Verbe. La réforme fit renaître l'arianisme de ses cendres sous mille formes contradictoires. Aujourd'hui ce n'est plus l'arianisme, mais plutôt du sabellianisme. Pius de trinité, mais un simple déisme, ou un obscur panthéisme ; le Christ, un pur homme, s'il n'est même un mythe et un symbole. Chose bien étrange ! on ne veut pas de la trinité enseignée par le catholicisme, et on la trouve avec éloge partout, dans l'Inde, en Egypte, en Grèce. On l'accepterait volontiers découverte et démontrée par la raison : un philosophe du progrès